

Pascal Krieger

ou une approche calligraphique du Budo

Pascal Krieger a beau ne pas être un pratiquant d'aïkido, il a joué un rôle important dans notre monde : maître de jodo et de calligraphie, il a inspiré la recherche de nombre d'aïkidoka et fait partie du groupe d'experts, dont Tiki Shewan, Stéphane Benedetti, Daniel Leclerc qui animent le stage annuel de l'île de Lérins. Nos lecteurs ont déjà eu l'occasion de rencontrer dans nos colonnes ces derniers, c'est maintenant le tour de Pascal Krieger.

Horst Schwickerath explique qu'il se charge de la mise en page et du travail graphique de l'édition française d'AJ, et son interlocuteur lui répond :

Nous avons donc le même métier ! Je travaille sur InDesign CS3. Je n'ai jamais été professionnel, car je me suis toujours dit que quand on était professionnel, ça change beaucoup la donne : il y a des choses que l'on ne peut plus faire, on n'est plus libre de penser ce que l'on veut, il faut faire attention aux fins de mois, il faut faire attention à beaucoup de choses financières, et l'argent et le budo... ça m'a toujours posé un problème. Je préfère être libre. J'ai donc toujours travaillé mes huit heures par jour, et tout le reste est en plus. Comme ça j'ai un salaire qui est assuré, pour ma famille – j'ai cinq enfants – et je ne peux pas me permettre de gagner un mois un peu, un mois un peu plus, c'est trop risqué. J'ai donc pris la décision de toujours avoir un salaire régulier et tout le reste je le fais après, le soir ou le weekend. Ça veut dire souvent des journées de quinze, seize heures. C'est très fréquent.

‡ Depuis combien d'années pratiquez-vous le budo ?

J'ai commencé le judo en octobre 1963. Je suis venu à Genève en 1966 et je suis parti au Japon début 1969. Je suis resté 2 ans au Japon – je suis rentré à la mort de mon père en 1971. Ensuite, Don F. Draeger, qui était un Américain très versé dans les arts martiaux japonais,

qui a vécu de nombreuses années au Japon, m'a demandé de prendre la direction d'un magazine de judo à Chicago et j'y suis donc resté deux ans pour faire la mise en page, écrire les articles – professionnellement aussi,



c'était très intéressant. Puis je suis parti à Hong-Kong pour réduire les coûts d'impression du magazine. J'ai donc commencé à m'établir à Hong-Kong pour faire le journal, et au moment où j'étais établi, il y a eu la crise pétrolière et donc tous les prix, comme le prix du papier, se sont envolés, et Don Draeger m'a dit : « Stop ! Rentre à la maison ou au Japon ». Le Japon étant plus près, je suis retourné pour quatre ans au Japon pour compléter mon étude du iaido, du jôdo et bien sûr du judo. J'avais commencé le iaido en 1969. Je suis tombé sur Maître Kuroda qui m'a dit : « Moi, je fais de la calligraphie et du iai. Si tu veux faire du iai avec moi, tu dois faire aussi de la calligraphie ». Et donc j'ai commencé en même temps

la calligraphie en 1969, cela fait donc exactement 40 ans.

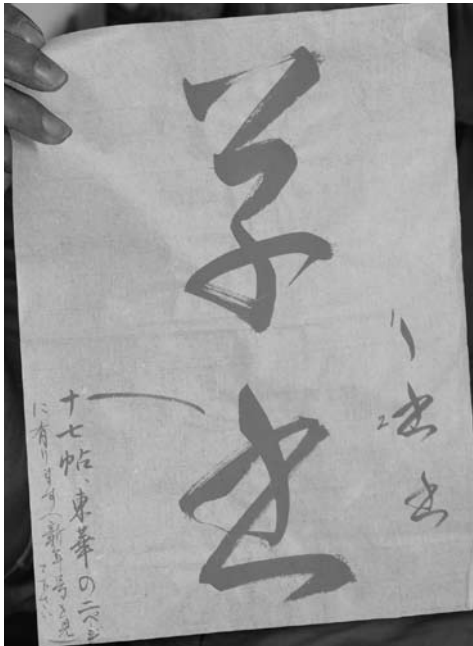
‡ D'où êtes-vous originaire ?

Je suis né à la Tour de Peilz, dans le canton de Vaud, près de Vevey, je suis resté deux ans à la Tour de Peilz, ensuite nous sommes allés à Fribourg, ensuite, comme mon père avait beaucoup d'enfants, et que mon oncle n'en avait pas, il m'a donné à mon oncle, et j'ai alors vécu quatre ans dans le Jura bernois, à Saint Imier. Je suis revenu dans ma famille à l'âge de huit ans, et à dix ans et demi je suis parti au séminaire des Pères blancs à Saint Maurice, dans le Valais. Je suis resté là cinq ans. Je suis rentré ensuite pour travailler en usine, dans une fabrique de chocolat – c'est chaud ! Ensuite mon père m'a encouragé à faire un apprentissage, et je suis devenu compositeur-typographe à Montreux et une fois mon apprentissage terminé je suis venu à Genève.

‡ Votre nom est d'origine allemande ?

Krieger est un nom allemand, mais je pense qu'il y a sept ou huit générations que les Krieger étaient dans le canton de Fribourg, et il n'y a pas de tradition allemande dans ma famille, on ne parle pas l'allemand. Je crois que c'est d'origine prussienne.

‡ Vous préférez pratiquer un art où il y a des combats, des compétitions, plutôt que l'aïkido ?



Herbe

Illustration des différents styles, sur le kanji do : Scripte : 12 traits, fluide : 2,3, herbe : un seul

maître de iaï et de calligraphie, et là aussi j'ai commencé à pratiquer ces deux disciplines, la calligraphie et le iaï et depuis ce jour-là je n'ai jamais arrêté. J'ai donc trois disciplines que je fais depuis quarante ans, et le judo que je fais depuis quarante-cinq ans.

‡ Vous pratiquez encore le judo ?

Ce n'est pas quelque chose qui est et qui ne change pas. C'est quelque chose qui change avec l'âge. J'ai beaucoup aimé le combat, au début. Avec le judo j'ai fait de la compétition : dans l'équipe du Shung Do Kwan de Genève j'étais en élite, et on travaillait assez dur. Quand je suis arrivé au Japon, je voulais me perfectionner pour devenir un compétiteur de niveau international, ou du moins national, et quand j'ai rencontré Maître Draeger qui était un très bon judoka, il m'a dit : « Si tu restes au Japon pour plusieurs années... le judo, tu peux l'apprendre en France, ils sont aussi forts que les Japonais, pour ça, en Europe il n'y a pas de problème, par contre, les arts traditionnels, jamais tu ne pourras les apprendre en Europe ». C'est là qu'il m'a presque un peu forcé la main au début, et il m'a dit : « Viens, je vais te présenter des maîtres d'arts martiaux traditionnels et tu choisiras ». Il m'a emmené dans plusieurs dojos, et pour finir il m'a dit : « Fais du jô, c'est vraiment intéressant ». Et donc en mars 69 j'ai rencontré Maître Shimizu Takaji qui était le Dai – pas le Soke, le Soke c'est par le sang, le Dai c'est par filiation. Shimizu Sensei m'a pris sous son aile dès le début de 69, et depuis je n'ai jamais arrêté.

En même temps, le même mois, il m'a présenté à Maître Kuroda, qui était un

À cause de la compétition j'ai eu beaucoup de blessures, et j'ai trois fois reçu un implant de hanche, dans la cuisse gauche, et je ne fais donc plus de chutes. Mais je travaille encore beaucoup au sol et j'ai un cours le vendredi matin à 6 heures et demie au Shung Do Kwan, un cours gratuit que je donne depuis maintenant dix-huit ans, à tous les gens de Genève qui peuvent se réveiller à cette heure-là. Il n'y en a pas beaucoup... Mais quelquefois on est huit, dix, douze.

‡ Vos problèmes de hanche ne vous gênent-ils pas trop pour le iaï ?

Un peu, mais pas trop, ça va encore, parce que le iaï est très prévisible. Ce que je crains pour ma hanche c'est le travail en compétition, parce que l'on ne sait pas ce qui va arriver : tout d'un coup ça bouge dans un sens que l'on n'avait pas prévu, et c'est là que l'on se fait mal avec un implant de hanche. Mais en iaï, quand on est à genoux, on fait bien attention à ce que tous les alignements soient bons, donc ça va.

‡ Quel est la différence entre le kenjutsu et l'aïkiken ?

Moi je ne fais pas de différence. J'ai eu



Plusieurs traits

la chance de rencontrer Me Tiki Shewan, en 1977 ou 78, je crois. Il est venu à un de mes cours de iaï. Il pratique le iaï depuis plus longtemps que moi, et petit à petit j'ai vu qu'il travaillait très, très bien, sinon mieux que moi, et progressivement, en 4-5 cours, je lui ai laissé la place pour enseigner et, petit à petit, quand il venait, je lui laissais le cours. C'est avec lui que j'ai vraiment approfondi le kenjutsu. Lorsque je suis revenu du Japon, mon kenjutsu était assez pauvre, car en jô, Me Shimizu n'enseignait jamais la partie ken, il n'enseignait que le jô. Le jôdo se fait toujours avec un uchidachi qui a un ken, et un shidachi avec le jô. On n'apprenait que la partie jô. Pour la partie ken, il nous disait : « Coupe shomen, kesagiri, yokoguruma, tsuki, etc. ». Mais il n'y avait pas d'instruction détaillée et approfondie de l'art du ken. Donc, quand je suis rentré en Europe, en 1976, mon ken était honorable dans le cadre du jôdo, mais à part ça, rien. J'avais vraiment une très pauvre idée du ken, et grâce à Me Shewan, qui lui a appris le jô avec moi – on a fait un échange : moi, je lui ai enseigné ce que je connaissais en jô, et lui m'a enseigné ce qu'il connaissait en ken.

‡ Et la calligraphie ?



J'en fais tous les jours. J'ai commencé à enseigner la calligraphie parce que l'on m'a un peu forcé : plusieurs de mes élèves de iaï, de jô et de judo m'ont dit : « Fais un cours de calligraphie, ça nous intéresse ». Mais dans les années 70, vers 76-77, j'avais quelques années de calligraphie, et je me disais que je ne pouvais pas enseigner, que je n'en étais pas capable. Mais on a insisté, alors j'ai commencé en 1978 à faire un cours de calligraphie qui a eu beaucoup de succès. Comme je travaille la calligraphie à peu près quinze heures pas semaine, depuis le temps ça c'est amélioré. J'ai continué pendant toutes ces années à envoyer mes devoirs à Me Kuroda, qui est décédé en 2000, dont les filles m'ont conseillé Me Saïto, qui est le président de la Fédération Japonaise de Shodo, et c'est avec lui que j'ai continué. Je vais d'ailleurs le voir au Japon dans une semaine. J'envoie donc tous les mois mes devoirs au Japon et je donne un cours de calligraphie par mois à des gens qui viennent de toute la Suisse et j'ai à peu près une cinquantaine d'élèves par correspondance qui m'envoient leurs devoirs que je corrige avec de l'encre rouge, je leur fais des modèles et je leur donne des explications par écrit : après l'interview, je vais à la poste pour livrer six devoirs. Tous les jours, ce sont deux ou trois lettres qui arrivent. Je travaille donc une heure, une heure et demie, par jour, et le weekend un peu plus.

A cause de Me Kuroda qui me disait que la calligraphie et le iaï allaient

très bien ensemble. Je me disais qu'il n'y avait pas de liens entre le travail avec un sabre et avec un pinceau. Et au cours des années j'ai vu qu'il y avait énormément de liens. Si bien qu'il y a quatre ans j'ai écrit ce livre : « Ten-Jin-Shi » et j'ai fait une revue de tous les éléments communs entre la pratique du budo et la pratique de la calligraphie. C'est un aspect assez intéressant.

‡ Cela vient de la concentration ?

Oh, pas seulement... j'ai même corrigé quelques mouvements de sabre grâce au pinceau, et j'ai corrigé quelques mouvements de pinceau grâce au sabre. J'ai divisé le livre en trois chapitres : Kaïcho, qui est l'écriture scripte, Gyôcho, qui est l'écriture fluide et Sôcho qui est l'écriture « herbe ». Vous retrouvez exactement la même progression dans le travail en budo. Au début vous devez faire go no keiko :





Herbe.

(C) 2009 Horst Schwickerath, www.aikidojournal.eu / aikidojournal.fr

C'est tout un chemin, avec les mêmes problèmes, les mêmes écueils, les mêmes difficultés qu'en budo

vous travaillez le mouvement, en décomposant ses éléments et s'arrêtant à chaque fois, puis, petit à petit, on fait des choses un peu plus fluides : ju no keiko, et ensuite on fait le travail « style herbe », c'est-à-dire juste l'essence du mouvement. On retrouve ce même rythme dans la calligraphie : le kaicho, c'est quelque chose qui est très posée, et tout divisée en plusieurs éléments ; gyôcho, ça commence à être plus léger, plus fluide et le sôcho, c'est... l'énergie. C'est tout un chemin, avec les mêmes problèmes, les mêmes écueils, les mêmes difficultés qu'en budo. Si vous voulez aller trop vite, si vous voulez être fluide trop vite, ça ne va pas. Il faut d'abord que le caractère soit bien compris, avec le style script, et une fois que l'on a bien l'architecture du caractère on peut commencer à le travailler fluide, et une fois que l'on a vraiment, vraiment bien compris ce caractère, on peut y aller ... {démonstration après, emporter une calligraphie}

C'est un long travail, ce sont des milliers d'heures de travail. Il ne faut pas oublier que chaque caractère doit être considéré comme un kata, et il faut le faire, et le faire et le faire encore et encore, et il y a 40 000 caractères. Bien sûr, on ne peut pas aller jusque-là, mais autour de 10 000 caractères me sont assez familiers, et il faut les étudier dans cinq styles : le style scripte, le style fluide, le style herbe et ensuite le style chancellerie et le style sigillaire pour les sceaux.

Maintenant, à cause des ordinateurs, même les Japonais commencent à avoir beaucoup de problèmes avec la

calligraphie et l'étude des caractères. Si je donne à n'importe quel Japonais qui n'a pas étudié la calligraphie un haïku comme celui-ci, il ne pourra pas le lire. C'est plein de hentaïkana qui sont des kanji hypersimplifiés qui ne sont là que pour leur prononciation et non pour leur sens. C'est donc très difficile. J'ai eu moi-même longtemps beaucoup de problèmes, mais à force d'en faire, depuis des années, ça par exemple, je peux le lire à peu près, sans savoir très bien ce que ça veut dire, parce que c'est de la poésie. C'est vraiment une culture extrêmement difficile mais extrêmement intéressante. Avec un atout qui est très important pour toute personne qui fait des arts martiaux traditionnels, ou modernes même, c'est qu'il n'y a pas de fin. On ne peut pas dire un jour : « Voilà, je sais. Maintenant je passe à autre chose ». C'est tellement immense, qu'il faudrait trois ou quatre vies avant de pouvoir se sentir au clair avec ça.

‡ Vous diriez la même chose pour l'aïkido ?

Ça devrait être la même chose. Il y a beaucoup de gens qui se disent, une fois qu'ils sont 1^{er} dan : « Ouf ! Je suis 1^{er} dan, c'est fini ! ». Alors que c'est le début : c'est bien ce que shodan veut dire.

‡ En Allemagne on en voit même qui ouvrent un dojo !

Ils apprennent peut-être tous seuls, au bout d'un moment. Ce qui est un peu dommage, c'est que ces gens ont

*es arts martiaux traditionnels
maintiennent une petite catégorie
de gens dans un esprit qui est
plus riche que la facilité*

des élèves, qui sont peut-être de bons élèves, et comme ils n'ont pas un bon maître, ils ne vont pas avancer.

Mais si je me souviens des débuts, quand j'ai commencé à enseigner le judo, ensuite le jôdo, j'ai dû faire beaucoup de bêtises aussi. J'ai dû dire et faire beaucoup de bêtises. Maintenant j'ai du recul, avec quarante-cinq ans de métier, mais quand je regarde ce que j'ai fait au début... Il n'y a pas d'universités pour apprendre à enseigner le budo. On est sur le tapis et on enseigne comme on le pense, comme on le sent, mais ce n'est pas toujours juste.

Il faut petit à petit trouver les ingrédients absolument nécessaires, les choses les plus importantes, et ne jamais oublier l'étiquette, le respect. C'est très important parce que, autrement, on apprend aux gens à tuer, si c'est juste ça. Si vous écoutez un pro-

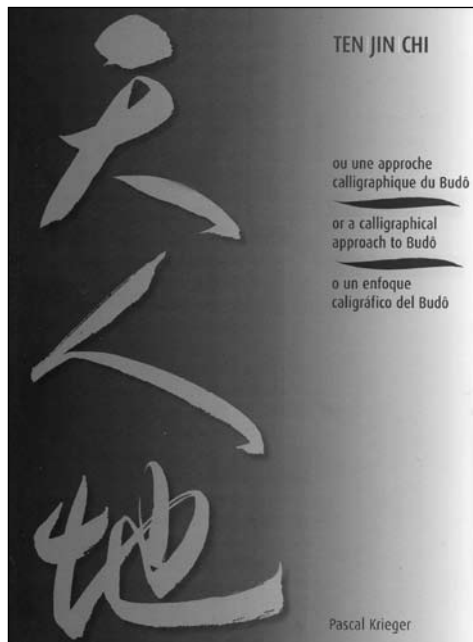
fesseur en aïki comme en judo, il dit : « Non, non, ça, ça n'étrangle pas, si tu veux l'étrangler, il faut faire comme ceci, là. Et là, en deux secondes, il est loin ». Si vous entendez ça, vous vous dites que c'est affreux, qu'ils sont en train d'apprendre à tuer les gens. Alors, il est très important qu'il y ait tout cet aspect de l'étiquette, du respect du dojo, du respect du maître, du respect de la discipline, du respect de soi-même, du respect de son adversaire. C'est très, très important. J'y mets beaucoup d'importance, car c'est ce qui me différencie de technique comme le krav maga, où on apprend vraiment à tuer de la façon la plus rapide et la plus sûre, les gens arrivent, demandent qu'on leur apprenne ça, et repartent dans la nature sans que l'on sache ce qu'ils vont faire avec.

‡ En Occident, on cherche à aller vers ce qu'il y a de plus facile

En Orient aussi, au Japon ils ont le même problème : il y a peu de gens qui font des arts martiaux traditionnels, beaucoup moins qu'avant. Avec les disciplines martiales modernes, sportives, il y a encore l'intérêt de la médaille, de « je suis le plus fort », etc. Mais dans les disciplines traditionnelles, il n'y a pas cette récompense de l'admiration du public, ou de choses comme ça. Tout est pré-arrangé, ce sont des katas. Qui veut faire ça maintenant ? C'est beaucoup plus intéressant de s'amuser avec Counter-Strike ou des trucs comme ça : c'est plus facile, moins fatigant. On est dans une période de la société qui n'est pas très réjouissante, mais je pense que les arts martiaux traditionnels maintiennent une petite catégorie de gens dans un esprit qui est plus riche que la facilité. Aujourd'hui, ce qui compte, c'est le paraître, avoir de beaux habits de marque... tout est superficiel, tout va très vite, on est constamment interrompu. C'est pour ça que je n'ai pas de télévision, je n'ai pas d'ordinateur, je n'ai pas de portable, je n'ai pas de voiture. Je vais donc à vélo...

En famille... j'ai cinq enfants, le dernier a quinze ans, et il n'aime pas être à la maison, parce que ce n'est pas intéressant, il va donc chez les copains. Dans le passé, j'ai eu une télévision et c'est terrible le temps que ça peut vous manger. Des heures et des heures chaque jour. Et ensuite, là on discute, mais si j'avais un téléphone portable, il aurait peut-être déjà sonné deux ou trois fois. J'aurais dit « Excusez-moi », mais après il faut que mon cerveau revienne : « On discutait de quoi, déjà ? »





Livre de Pascal Krieger : Ten Jin Chi

On est interrompu à chaque fois. C'est très difficile d'avoir quelque chose de suivi. La vie moderne ne permet plus d'avoir un long moment de concentration.

Je suis bien conscient que je ne suis pas une personne « normale » et en même temps je me préserve de cette activité débordante et complètement folle que les gens ont maintenant, ils sont dans la rue, ils marchent, ils sont comme ça... et ils ne voient pas ce qu'il y a à côté. Ils écoutent tout le temps de la musique : ils ont une peur effroyable du silence. Etre seul avec soi-même, mon Dieu, quelle horreur ! Il faut vite faire du bruit pour ne plus penser à rien. Ce n'est pas une très bonne chose.

‡ Non !

J'ai quand même confiance que l'être humain va réagir au bout d'un moment. Quand ça n'ira plus, il réagira. Cela a été comme ça dans le passé, plusieurs fois, quand tout allait vers le bas, tout d'un coup il y a quelqu'un qui dit : « Ça suffit ! » Et ça repart. Il faut garder espoir.

Je pense que maintenant nous sommes dans une période où les gens

commencent à se rendre compte, au tant au point de vue environnement, au point de vue finance – on s'aperçoit que l'argent, ce n'est pas tout : si on ne veut pas avoir trop de souci d'argent, il ne faut pas en avoir – et pour l'environnement, c'est tellement immense comme tâche, que la seule chose que l'on puisse faire, c'est de faire de l'ordre autour de soi.

Il y a longtemps, je me faisais tout le temps des soucis : « Qu'est-ce qui se passe de l'autre côté de la planète, il y a une guerre ici, mon Dieu, quelle horreur ! ». Mais en fait, on ne peut rien faire. Bien sûr, on peut envoyer un peu d'argent, et deux ans plus tard on lit dans le journal que cet argent a terminé dans la poche de quelqu'un... La seule chose que l'on puisse faire pour participer à un monde meilleur, pour encourager un monde meilleur, est de faire ce que l'on pense vraiment, autour de soi. Je suis rentré il y a une demi-heure, un vélo était couché par terre, je ne me suis pas posé de question, j'ai posé mes sacs de provisions, j'ai relevé le vélo, parce que je trouve dommage qu'un vélo soit par terre : ça fait désordre, les gens ne peuvent pas marcher... C'est ces choses-là que les gens devraient faire autour d'eux. Si quelqu'un que je rencontre tous les jours a des difficultés financières, cela ne me fait rien de donner à cette personne un peu d'argent, ne serait-ce qu'un jour, pour qu'elle se paie un bon repas avec ça, plutôt que d'envoyer de l'argent à des œuvres de bienfaisance et on ne sait pas où ça va. Moi, je préfère travailler autour de moi et essayer d'être bienfaisant dans

Moi, je préfère travailler autour de moi et essayer d'être bienfaisant dans mon entourage

mon entourage. Ce n'est pas toujours facile, mais je pense que c'est quelque chose que l'on peut faire. Mais se faire du souci parce qu'aux Philippines il y eu un tremblement de terre... Avec tout le voyeurisme que cela suppose, avec la télévision... Mais cela n'aide personne. Ce n'est pas de l'insensibilité, loin de là, mais plutôt que de dépenser son énergie à être horrifié devant des images terribles, je préfère dépenser mon énergie à faire une calligraphie pour quelqu'un qui est malade, en lui expliquant le concept calligraphique qui est derrière, je le lui envoie ou vais le trouver. Ça c'est quelque chose que je peux faire et dont je vois le résultat tout de suite. Cette énergie-là, je l'ai et je l'utilise. C'est pour cela que je lis peu les journaux, que je ne regarde pas la télévision, et pour savoir ce qui se passe dans le monde j'ai toujours Courier International que je lis parce qu'il y a beaucoup d'articles qui sont écrits dans des langues étrangères et traduites en français, donc on a le point de vue du New York Times, le point de vue du journal de New Delhi, d'un journal japonais, etc. et les journalistes qui écrivent ces articles sont des gens de là-bas, donc leur point de vue est très différent du nôtre, et c'est très intéressant. Je lis ça toute les semaines... et le Canard Enchaîné parce qu'ils disent rarement des bêtises et que c'est une façon humoristique de voir la politique et aussi j'aime beaucoup les dessins.

‡ Est-ce que vous enseignez régulièrement ?

Me Draeger disait que la pratique d'un budo était une expérience de vie en raccourci

J'ai deux cours par semaine de iaï, j'ai deux cours par semaine de jô – j'ai donné un troisième cours à un de mes instructeurs – et je fais de la calligraphie tous les jours, et donc j'envoie mes devoirs à mes élèves tous les jours. J'ai divisé un cours de iaï en cours de ken et cours de iaï, car j'enseigne aussi le ken. En plus, je donne une vingtaine de stages par an, dont un stage d'une semaine. Les autres sont des stages de 3-4 jours. Je viens de donner un stage en Italie, dans les dolomites ; j'ai donné un stage il y a un mois dans le sud de la France aux Iles de Lerins. C'était mon 30^e stage, la 30^e fois que j'allais là-bas en tant qu'enseignant, et j'ai arrêté cette année : je me suis dit qu'il fallait laisser la place aux jeunes. Si on ne laisse pas la place, avec l'âge, on finit par se dégrader, les gens vous poussent... je préfère partir quand tout va bien. Et j'aime beaucoup la guitare, la guitare classique. Je joue aussi tous les jours un peu de guitare.

‡ Pour en revenir au budo, n'avez-vous jamais été attiré par l'aïkido ? Si non, pourquoi et si oui, qu'est-ce qui a fait que vous ne le pratiquez pas ?

Je viens de calligraphier un thème pour mon stage de Soraga, dans les Dolomites, et il se prononce « Tagei Mugei » (trop d'art tue l'art). Ce 10^e stage dans les Dolomites étant un stage pluridisciplinaire (iaï, aïkido, jôdo et kenjutsu) on peut se demander pourquoi cette contre-publicité. En fait, ce que je tentais de faire comprendre aux gens, c'est que de faire plusieurs disciplines nous empêche souvent

d'en approfondir aucune. Ce à quoi je voulais encourager les gens, c'était de leur faire réaliser qu'il était très important de comprendre les principes communs aux différentes disciplines, et non de réinventer la roue dans chacune d'entre elles. Bien sûr, l'aïkido m'a toujours attiré. J'en goûte d'ailleurs chaque fois que je fais du kenjutsu à la manière dont Tiki Shewan Sensei me l'a enseigné. Mais avec mes horaires professionnels, mes 5 enfants et 2 petits enfants, mes cours de jô de iaï de judo et de calligraphie, ce serait irrationnel de commencer une nouvelle discipline, aussi attirante soit-elle. Ce sera pour une autre vie!

‡ Parmi vos élèves, certains sont des pratiquants d'aïkido. Quelles qualités et quels défauts apportent-ils à leur apprentissage de votre enseignement ?

C'est vrai que plus de la moitié de mes élèves (en jô surtout) sont des pratiquants d'aïkido. Je pense que la qualité essentielle dont ces derniers font preuve, c'est une bonne utilisation de leur corps et une certaine liberté de mouvements. L'aïkidoka est entre les disciplines de katageiko (entraînement très structuré) et les disciplines libres et sportives (compétition, confrontation). Il est capable de répéter le même mouvement encore et encore sans avoir besoin de passer tout de suite à l'exercice totalement libre. En même temps, il se sentira plus à l'aise qu'un jôdoka lorsqu'il se trouve au milieu d'un groupe d'adversaires. Leur point faible est la précision avec les armes,

des attaques trop généreuses (le corps d'abord et l'arme ensuite).

‡ Vous pratiquez le budo depuis une quarantaine d'années, comment voyez-vous l'évolution de la discipline et des pratiquants depuis vos débuts ?

Me Draeger disait que la pratique d'un budo était une expérience de vie en raccourci. Durant ces 40 ans, j'ai été un débutant, un élève, un compétiteur, un moniteur, un instructeur et un professeur. C'est donc principalement moi qui ai évolué. Comme jeune enseignant, j'ai fait énormément d'erreurs que j'ai corrigées petit à petit. Je pense que la discipline n'évolue pas. Sa sagesse est là de puis le début, sa philosophie et son esprit sont présents en tout temps. C'est le pratiquant qui évolue dedans, d'une manière plus ou moins heureuse, en retirant suffisamment d'éléments pour avancer ou en végétant, en faisant du surplace. ■

